L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 10 JUILLET 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres,
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
MERCREDI, 10 JUILLET 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

Les Fausses Nouvelles.

Jamais les nouvelles qui nous arrivent, soit de Cuba, soit de l'Orient n'ont été aussi obscures, aussi embrouillées que maintenant. Il est très difficile, même au lecteur le plus sagace, de se former une opinion sur ce qui se passe, ici ou là, d'après la lecture de ces dépêches. Elles sont non seulement exagérées, parfois même complètement controuvées ; mais ceux qui les fabriquent ne se donnent seulement pas la peine de corriger les grossières contradictions dont elles fourmillent.

C'est ainsi qu'il y a quelques jours, la Macédoine était en pleine révolte contre la Turquie. La question d'Orient allait s'ouvrir de nouveau et l'on s'attendait à voir la Russie, d'accord avec le prince Ferdinand de Bulgarie, marcher contre les troupes du Sultan.

Aujourd'hui, tout a changé de face. La Russie déclare nettement qu'elle n'est pour rien dans le mouvement ; elle le renie. La Bulgarie en fait autant. Où est l'erreur ? Où est la vérité ? Il est à peu près impossible de le savoir, pour le moment. Il faut attendre les événements ; seuls, ils peuvent nous éclairer sur ce sujet.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'on ne nous dit pas la vérité et que nous resterons, longtemps encore peut-être, sans pouvoir démêler le vrai du faux dans ces étonnantes dépêches. Il faudra bientôt, pourtant, régler cette question d'Orient qui entretient dans toute l'Europe la plus vive anxiété.

Passe encore pour la Macédoine qui est bien loin de nous et du sort de laquelle nous n'avons pas à nous préoccuper vivement. Il n'en est pas de même de la révolte de Cuba qui nous intéresse prodigieusement et dans laquelle nous avons de gros intérêts engagés. Il n'est pas un de nous qui ne compte des connaissances, des amis, soit dans le parti de l'insurrection, soit dans celui de l'Espagne, soit dans celui de la Réforme, le plus sage de tous peut-être. Comment les incertitudes dans lesquelles les fabricants sans scrupules de dépêches, qui ne se succèdent que pour se contredire, n'exciteraient-elles pas parmi nous les plus vives anxiétés ?

N'y aurait-il pas moyen de mettre un terme à ce lamentable régime, et ne saurait-on, un jour, se résoudre à nous dire tout simplement la vérité ? Ne faut-il pas qu'elle perce, un jour ou l'autre ? C'est là un système déplorable qui n'a jamais réussi, jusqu'ici, à ceux qui l'ont suivi et qu'ils feraient bien d'abandonner, autant dans leur intérêt que dans celui du monde entier, qui en souffre, inutilement et sans profit pour personne.

Contre l'espionnage.—Le ministère de la guerre vient de faire appeler successivement à Paris tous les fonctionnaires civils et militaires de la frontière italienne, pour leur donner de nouvelles et très précises instructions "verbales" on ce qui concerne l'espionnage ; ce n'est pas que de nouvelles mesures aient été prises, mais on veut que les fonctionnaires appliquent les lois existantes dans tout leur esprit et imitent la sévérité qui existe de l'autre côté des Alpes.

De récents incidents, de peu d'importance il est vrai, mais significatifs, ont motivé cette mesure.

M. JAMES B. EUSTIS.

Certaines personnes s'étonneront peut-être de voir, depuis quelque temps, se trouver souvent sous notre plume le nom de M. James B. Eustis. C'est que celui qui le porte et l'honore en le portant, est en passe de devenir un personnage considérable dans la grande République Américaine. On a quelquefois et à juste titre, vanté M. Cleveland des choix qu'il avait faits pour représenter l'Union à l'étranger, soit en Allemagne, soit en Angleterre, soit en France. Jamais, assurément, il n'a eu la main aussi heureuse que le jour où il a envoyé M. Eustis à Paris, en qualité de ministre plénipotentiaire, puis d'ambassadeur.

M. Eustis ne ressemble en rien aux personnages à qui l'on avait confié jusqu'ici des postes de ce genre. Ce n'est pas un diplomate improvisé. Il est, de longue date, au fait de toutes les questions internationales qui peuvent intéresser l'Union.

Bien que, par suite des fâcheux errements de la politique intérieure américaine, il n'en soit encore qu'à ses débuts, c'est, à proprement parler, un diplomate de la carrière. Il en possède, à un très haut degré, les plus brillantes qualités : les connaissances, fruit de longues études ; les relations mondaines, la parfaite urbanité, le tact exquis et, par-dessus le marché, il manie les langues du pays où il exerce ses hauts fonctions avec une habileté rare.

Dès son arrivée à Paris, M. Eustis a su se faire une place tout-à-fait à part, se conquérir une autorité dont n'avaient jamais joui, avant lui, ses prédécesseurs. Non seulement il est très recherché et est devenu un des plus brillants ornements du monde diplomatique ; mais ses avis sont très écoutés, ses moindres paroles, vivement commentées Il est réellement—ce que n'ont pas toujours été ses devanciers—la plus haute personnalité du monde américain à l'étranger.

Les Louisianais doivent être fiers de voir un des leurs si haut placé dans l'estime non seulement du monde diplomatique européen, mais aussi du monde officiel américain.

Il fut un temps—c'était avant la guerre—où certains Louisianais donnaient le ton à la politique de l'Union et faisaient autorité au Congrès comme à la Maison Blanche. Nous devrons peut-être à la haute intelligence et aux grandes qualités de M. Eustis, de voir revenir ces beaux jours.

LA REVUE NATIONALE.

Numéro de Juillet.

NOTE DE L'ADMINISTRATION.

Aujourd'hui, par exception, l'administration prend la parole pour annoncer à ses lecteurs les changements apportés dans son organisation.

Grâce au précieux concours du public et au dévouement de ses collaborateurs, la *Revue Nationale* est sortie indemne des mille et une difficultés que toute publication de genre rencontre à ses débuts. Elle est maintenant assez grande et assez forte pour se mettre dans ses meubles. Aussi, à dater du 1er juillet, elle s'installe dans ses nouveaux bureaux de la rue Saint Gabriel. Et le « achetée des presses et du matériel suffisant pour s'imprimer elle-même ; et, en outre, elle se met à la disposition du public en général, pour faire toutes espèces d'impressions. Ces ateliers sont outillés d'une manière supérieure et sont en état de servir la clientèle la plus exigeante.

En prenant congé de la maison Séréal & fils, *La Revue Nationale* ne peut s'empêcher d'offrir aux propriétaires de cé magnifique établissement tout nos remerciements pour le précieux appui qu'elle a toujours trouvé auprès d'eux depuis sa fondation. Et si la *Revue Nationale* a de suite rencontré les faveurs flatteuses du public, MM. Séréal & fils est en une très grande part dans ce succès inespéré.

Nous avons fait appel aux meilleurs artistes canadiens pour nous donner un dessin, qui serait adopté comme frontispice à nos volumes semestriels reliés. Dans le No d'août, nous publierons celui de notre choix et nous le soumettrons à nos lecteurs, en nous mettant à leur disposition pour la reliure de leur collection dans les meilleures conditions possibles.

L'ADMINISTRATION.

NOTE DE LA DIRECTION.

Avec le présent numéro, se termine notre premier volume qui a plus de 600 pages, et un grand nombre d'illustrations. Nous avons cru inutile de donner l'analyse du sommaire, les noms qu'il comporte se recommandant assez d'eux-mêmes auprès de nos lecteurs.

Parmi nos nouveaux collaborateurs, nous sommes heureux de citer particulièrement M. Arthur Buies, le spirituel chroniqueur, si goûté de tous, et à qui nous souhaitons une cordiale bienvenue chez nous.

Nous prions les écrivains, qui veulent prendre part au concours de *Nouvelles*, fermé le 1er août, de vouloir bien nous faire parvenir au plus tôt leurs manuscrits, afin qu'ils puissent être étudiés en temps opportun.

LA DIRECTION.

PARADOXES ET VÉRITÉS.

Quand la gloire monte vers un homme, cet homme trouve une foule qui l'empêche de monter trop haut.

Les mécontents sont presque toujours méprisables et le plus souvent méprisés.

LES DERNIÈRES DÉPÊCHES —DU— Général Duchesne.

Interview antérieure avec le général.

L'expédition par les Français engagée à Madagascar,—la dernière vraisemblablement de leur histoire coloniale en ce siècle,—prend actuellement son aspect réel.

Dans sa dépêche de Majunga du 23 courant, le général Duchesne demande des *infirmiers*, et 400 *sapeurs du génie pour travaux devant faciliter les transports.*

La question militaire, effectivement, existe à peine dans cette campagne.

Il n'y a qu'une double question mise en vive lumière par ces derniers câblogrammes du commandant en chef : celle des transports et voies de communication pour le ravitaillement de la colonne expéditionnaire, pour l'évacuation de ses malades et blessés, et la question de l'hygiène ou de la santé des troupes, question capitale, le climat et la fatigue étant plus à craindre que le feu ou le fer de l'ennemi.

C'est en prévision de ces éventualités qu'une thèse apparemment audacieuse fut arborée au moment de la discussion des crédits demandés pour Madagascar, en novembre dernier :

"Vous allez dépenser des millions et des millions, disait-on au gouvernement et au ministère de la guerre, pour achats de chalands et canonnières qui ne serviront guère, de mulets qui ne résisteront pas, de petites voitures de fer, et autres moyens de locomotion retardataires. La construction d'un chemin de fer expéditionnaire, c'est-à-dire *jeté* à travers champs, réduit à la simple expression de pose de rails suffisamment solides, ne vous coûtera pas davantage. Et l'expédition une fois terminée, ce railway sommaire, mais suffisant, restera comme instrument tout prêt aux mains du Protectorat."

L'auteur de cette thèse, eut dans ces conditions l'honneur d'être reçu, au ministère de la guerre, par le général Duchesne ; et voici le résumé de cet entretien qui allait au devant des faits actuels :

* * *

—Je n'avais pas demandé, dit en substance le général Duchesne, à commander cet expédition. L'on m'a choisi, et je m'y attendais aussi peu que possible. En venant prendre possession de mon poste au ministère de la guerre, *j'ai trouvé la préparation de la campagne arrêtée dans ses lignes essentielles*, en conformité des devis fixés, *j'ignore après quelles études*, au chiffre de 65 millions. C'est le ministère de la marine qui avait fait cette besogne, car il a cru avoir la direction de cette campagne coloniale. La Guerre ne l'a reprise qu'ultérieurement.

"Ma première question a été pour le chemin de fer ; j'ai demandé si l'on avait étudié la possibilité d'exécution, les données de tracé quelconque, les voies et moyens d'un chemin de fer expéditionnaire. Car, je me rendais parfaitement compte des avantages à en retirer au point de vue du ravitaillement et du transport des blessés, malades, etc.

—Et que vous a-t-on répondu ?

—C'est qu'au ministère de la marine, après examen plus ou moins complet, l'idée d'un chemin de fer expéditionnaire avait été rejetée absolument. Je ne pouvais reprendre la question, vu l'exiguité de nos crédits affectés et employés d'avance.

—Cependant, observai-je, à bien peser toutes choses, cela n'eût pas beaucoup plus coûté de faire un chemin de fer sommaire, à l'américaine, que d'acheter tous ces chalands, tous ces mulets, toutes ces voitures de fer.

Le général, avec un demi-sourire :

—Oui, mais il y avait la question des transports d'un matériel considérable, et la Marine savait sans doute d'avance ce qu'elle pouvait et ne pouvait pas transporter....

* * *

Le général n'exprimait évidemment qu'une partie de sa pensée. Mais par le geste et entre les mots, cette pensée ressortait, visant l'insuffisance de la marine, insuffisance trop démontrée par la suite, au point de vue des transports d'une grande expédition coloniale. Il ajouta :

—Voyez-vous, pour tout faire et bien faire, il fallait des crédits plus amples ; disons le mot, il fallait un budget non en déficit, comme celui que vous venez de voir voter. Quelles nouvelles charges voulez vous qu'on lui fasse supporter ?

—Oh ! un million de plus ou de moins.—J'explique alors comment, au moyen d'une garantie d'intérêt de 4 à 5 0[0 accordée par l'Etat dans des conditions à déterminer, il y aurait eu immédiatement un syndicat de construction et fournitures complètes dudit chemin de fer, rails, traverses métalliques, locomotives, wagons.

—Mais je ne demande, fit le général Duchesne, que la réalisation d'un pareil projet. C'est l'intérêt absolu du corps expéditionnaire, c'est le salut de mes malades....

—La question pourra et devra se représenter si le gouvernement, comme il est probable, est dans l'obligation de demander de nouveaux crédits à la Chambre pour l'expédition.

—Il n'est pas dit que je serai encore à la tête de l'occupation. Mon objectif, que je ne négligerai rien pour atteindre, est de terminer la campagne d'ici le mois de septembre prochain. J'espère, à cette date, être arrivé à Tananarive. Une fois la capitale en notre pouvoir, ce sera la fin des opérations actives....

La conversation revint d'elle-même à cette question capitale des voies et moyens de transport, dont le commandant en chef, à l'œil limpide et à la physionomie martiale, ne cherchait pas à cacher qu'il était profondément préoccupé :

—Le climat et l'endurance de nos jeunes soldats sous cette latitude, avec les variations de la température jointes à la fatigue, voilà en effet le vrai problème de l'expédition. *Nous irons plus ou moins vite, nous réussirons plus ou moins bien*, suivant l'influence que ces divers facteurs exerceront sur nos effectifs. Et il est évident que ce problème serait singulièrement simplifié par le chemin de fer ; tandis qu'avec nos mulets, nos voitures de fer !....

Sourire de plus en plus empreint de scepticisme du général :

—Telle est ma conviction, quant aux instruments qu'on m'a donnés.... que je pense avant tout à ces chemins de fer, et que j'emmène avec moi des officiers du génie pour étudier le tracé possible au fur et à mesure de la colonne expéditionnaire.

* * *

Les dernières dépêches du général sont le commentaire de ses déclarations verbales d'il y a quatre mois, et ces déclarations valaient d'être rapportées pour éclairer les événements actuels de Madagascar et ceux qui vont suivre.

Le Drainage de la Nouvelle-Orléans.

C'en est fait. Le Conseil Municipal vient d'adopter, avec quelques modifications de détail, le plan de drainage tracé par le Bureau Consultatif des ingénieurs, chargés par lui de ce travail. Il est très compliqué, très dispendieux, ce plan. Il a incontestablement été l'objet de longues et sérieuses études de la part d'hommes réputés très compétents. Il est donc difficile de lui faire une opposition systématique.

Il présente deux grands avantages. D'abord il embrasse tout le périmètre de la ville et ne laisse aucune partie de cette vaste superficie échapper à son action. De plus, il fait tomber toutes les eaux provenant de la partie fortement peuplée de la ville, par conséquent, chargées de matières étrangères malsaines et encombrantes, dans le Lac Borgne, par le Bayou Bienvenu. Il préserve ainsi le Lac Pontchartrain de la contamination de ces eaux.

Reste à savoir, d'abord, s'il n'est pas trop coûteux et, par conséquent ruineux pour la ville. Il est vrai que le drainage de la Nouvelle-Orléans est devenu d'une si pressante nécessité, que l'on aurait tort, pour l'obtenir complet et efficace, de lésiner sur le prix.

Reste à savoir, ensuite, s'il assure un enlèvement assez rapide des eaux, au cours des orages qui s'abattent si souvent sur la ville, et aux époques de grandes pluies. C'est ce que nous avons entendu contester par plusieurs hommes du métier.

Nous avons publié sur ce sujet récemment un article de M. E. Surgi, ingénieur civil—article dans lequel l'auteur offre un moyen ingénieux d'obvier à cet inconvénient et de précipiter l'écoulement des eaux.

Cette modification au projet du Comité consultatif des ingénieurs, nous a paru fort heureuse ; elle a même obtenu l'approbation de plusieurs personnes faisant autorité en pareille matière.

Quoi qu'il en soit, voilà le plan de l'Advisory Board adopté par une immense majorité—par 20 voix contre 4 ; il l'a été sur la demande de M. Mailhes, malgré l'opposition de M. Louque. Il n'y a, du reste, pas eu de discussion, le sujet ayant été débattu et se trouvant épuisé, depuis plusieurs semaines.

DE TOUT UN PEU.

Le grand visir Said pacha a fait connaître aux représentants diplomatiques des puissances européennes le résultat de l'enquête relative à l'agression dont ont été victimes les consuls de Russie, de France et d'Angleterre à Djeddah ; cette enquête a abouti à la découverte de dix coupables, qui ont été aussitôt incarcérés et que la cour martiale, spécialement instituée pour leur jugement, condamnera certainement à mort.

Le gouvernement turc a démenti catégoriquement le bruit d'après lequel le grand shérif de la Mecque serait compromis lui-même dans cette affaire.

On vient de découvrir à Stade sur les bords de l'Elbe, dans un terrain tourbeux, le cadavre d'un contemporain de Charlemagne, merveilleusement conservé. C'est un homme jeune et très vigoureux, mesurant plus de deux mètres et portant des cheveux blonds d'une longueur exceptionnelle.

Son costume indique le huitième siècle. Il consiste dans une couverture dans manche (*sagum*), qu'on fixait autour des épaules par une boucle de bronze.

Les souliers à lacets, ornés de dessins taillés dans le cuir, qu'on a trouvés aux pieds du cadavre, ne furent plus portés au neuvième siècle, car un capitulaire de Charlemagne de 789 prescrit au clergé l'usage de souliers romains à semelles (*calcei*), et le peuple a suivi cette mode.

Autour du corps, le cadavre avait encore une ceinture de cuir (*balteus*), mais la boucle (*fibula*) manquait, et on espère la retrouver dans la tourbe, dont les substances tannantes ont si bien conservé le cadavre, ses cheveux et son costume.

Après M. Emile Zola, qui, à Médan, passe tous ses après-midi à bicyclette, c'est le tour de M. Jules Claretie.

L'administrateur de la Comédie-Française n'en est qu'à sa deuxième leçon et il est déjà d'une assez belle force... A quand le match des écrivain célèbres ?

Le British Museum vient d'acquérir une remarquable collection consistant en six manuscrits et 1,199 éditions imprimées de l'*Imitation de Jésus Christ*.

Elle renferme des textes en trente-sept langues et dialectes, non compris les versions polyglottes.

Comme le British Museum possédait déjà cinq cents éditions de l'*Imitation* et que Becker, dans son fameux *Essai sur la bibliographie des livres de l'Imitation*, en évalue le nombre total à trois mille, on voit que Londres sera, sous ce rapport, richement doté.

L'Angleterre a perdu récemment deux de ses peintres, tous deux membres de la Royal Academy.

M. Henry Moore, auquel on *Clarté après la pluie* valut, en 1889, le grand prix de Paris et la décoration de la Légion d'honneur, n'était pas un adroit paysagiste ; on lui doit encore d'excellents portraits ; il vient de succomber à une attaque de paralysie, en sa soixante-cinquième année.

M. John Evan Hodgson, mort quelques heures avant lui, avait juste le même âge, et il était également, depuis quelque quarante ans, un contributeur fidèle à l'exposition officielle de Burlington house. Après avoir débuté dans la peinture de genre et d'histoire, il s'était consacré, à la suite d'un voyage en Afrique, à l'évocation de la vie marocaine : ses scènes de Tunisie, d'Algérie, du Maroc sont fort appréciées.

Mme Carnot adressait ces jours ci à Mme Jules Siegfried, pour être communiquée aux dames du comité de la fondation Carnot, la lettre suivante :

Mesdames,

Je viens de signer devant le notaire de l'Institut l'acte établissant, grâce à la souscription des femmes françaises, la fondation Carnot. Rien ne pouvait nous toucher plus, moi et mes enfants, que la création de cette œuvre de charité perpétuant le souvenir de mon regretté mari. J'adresse tous mes remerciements émus au comité de la souscription et à vos collaboratrices dévouées à travers toute la France.

CÉCILE CARNOT.

Un beau pommier.

Ce pommier prodigieux se trouve en Normandie—naturellement.

De taille moyenne, il n'a pas moins de 60 mètres de circonférence, y compris la surface des branches. Ceci pour le côté décoratif. Pour le côté pratique il rapporte, dans les bonnes années, un millier de litres de cidre pur jus.

Les catholiques de Rouen ont pris une initiative qui sera probablement suivie dans la plupart des grandes villes.

Ils ont fondé un comité, composé principalement de jurisconsultes, dont les membres auront pour mission de soutenir, surtout à titre de conseillers, les congrégations religieuses dans la lutte qu'elles seront sans doute dans la nécessité d'engager contre la nouvelle législation fiscale.

Lorsque des comités analogues à celui de Rouen fonctionneront dans les principaux centres, un secrétariat central sera constitué à Paris afin de donner à la résistance une direction autant que possible uniforme.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Etrangères.

Succès des insurgés.

Presse Associée.

New York, 9 juillet—Une correspondance privée de Cuba annonce que le général Borrero a été tué à Alpagracia, où les insurgés commandés par Gomez ont livré bataille le 20 juin. Quatre engagements ont eu lieu, et chaque fois les rebelles ont été victorieux.

Le général conduisait une division et a reçu une balle tirée d'une fenêtre d'une maison. Ordre a été donné de brûler la ville aussitôt que la mort du général a été connue.

Le second engagement a eu lieu à Cola Alarda, où un détachement de soldats espagnols a été forcé de se rendre et d'abandonner armes et bagages.

Les nouveaux navires de guerre.

Presse Associée.

Washington, 9 juillet—Le secrétaire Herbert avait l'intention de quitter Washington dès le commencement de la semaine prochaine pour prendre ses vacances d'été, mais l'abondance des affaires du ministère de la marine est telle, qu'il a retardé son départ jusqu'à la fin du mois de juillet.

Entre autres choses réclamant l'attention personnelle de M. Herbert, est celle des plans des nouveaux navires de guerre. Il a trouvé les chefs fortement opposés aux plans du bureau de construction, et afin d'obtenir l'avis de tous ceux dont l'opinion est de grande valeur, le ministre a invité l'amiral Ramsay, le commodore Selfige, l'amiral Bunce et le capitaine de vaisseau Bradford à exprimer leurs vues.

Ces officiers n'ont pas encore soumis leur opinion à M. Herbert.

En plus du problème de la construction des navires de guerre, les contrats de la construction des torpilleurs et de six canonnières doivent être conclus.

Le secrétaire n'a pas encore examiné le cas du capitaine Howell, proposé pour le grade de commodore, mais contre le quel ont été portées des plaintes nécessitant une enquête.

Toutes ces affaires sont au bureau du ministre, et il doit de plus s'occuper des affaires courantes du département.

Grand incendie en Russie.

Presse Associée.

St Pétersbourg, 9 juillet—Un incendie a détruit deux cent trente maisons à Sambrow, dans le gouvernement de Lomsha, en Pologne. Deux mille personnes sont sans asile à la suite de ce désastre.

La crise canadienne.

Presse Associée.

Québec, 9 juillet — Sir MacKenzie Bowles, secrétaire privé, s'est rendu à Québec hier ; le résultat de sa visite est que lord Aberdeen, gouverneur-général du Canada, est parti par un train spécial pour Ottawa. Son brusque retour à Ottawa est dû indubitablement à la crise ministérielle. Le gouverneur avait l'intention de passer quelques vacances dans le voisinage du lac St-Jean.

L'interview de M. Eustis.

Presse Associée.

Londres, 9 juillet—M. H. de Blowits, le correspondant de Paris du *Times*, commentait aujourd'hui la prétendue interview avec M. James Eustis, ambassadeur des Etats-Unis en France, publiée hier dans le *Figaro*, dit qu'elle ouvre une ère nouvelle dans la diplomatie.

A propos des déclarations imputées à M. Eustis au sujet du Canada, M. de Blowits dit qu'il est difficile de croire que l'ambassadeur représente une nation amie.

Plusieurs journaux de Paris commentent aujourd'hui l'interview.

L'*Estafette* dit que M. Eustis admet que les Etats-Unis ont soutenu le Japon contre la France, la Russie et l'Allemagne, le Canada contre l'Angleterre, Cuba contre l'Espagne, et que les Etats-Unis ont des vues commerciales ambitieuses sur Madagascar.

Ces paroles, dit le journal, sont en contradiction avec la profession de la doctrine Monroe, et, avec leur apparent oubli des anciennes relations fraternelles, nous oblige à prévoir que l'avenir sera assombri par des disputes et des malentendus.

Le *Libre Parole* critique sévèrement M. Eustis, et, admettant comme réelle l'interview publié dans le *Figaro*, dit que l'ambassadeur des Etats-Unis a enfreint les lois de l'hospitalité.

Manifeste de M. Gladstone.

Presse Associée.

Londres, 9 juillet—La *Gazette* de Westminster publie cette après-midi le manifeste de M. Gladstone aux Libéraux de Londres :

Hawarden, 5 juillet 1895.

Avant tout, je propose d'affirmer les droits de la Chambre des Communes comme l'organe de la nation, et d'établir l'honneur de l'Angleterre, aussi bien que la puissance de l'Empire, en consédant les réclamations constitutionnelles et justes de l'Irlande.

W. E. GLADSTONE.

Accident en Egypte.

Presse Associée.

Alexandrie, 9 juillet—Un caisson d'un grand pont construit à Nagehamed par une maison française, s'est écroulé aujourd'hui. Quarante ouvriers ont péri.

Leander protestera.

Presse Associée.

Londres, 9 juillet—La *Gazette* de St-James dit que l'équipage de Leander protestera probablement contre la décision de l'arbitre qui a permis à Cornell de parcourir la distance de la course, quand l'autre équipage avait seulement qu'il n'était pas prêt à partir.

NICOLAS II.

Complot contre le Tsar.

Presse Associée.

Paris, 9 juillet—Une dépêche de St-Pétersbourg au *Journal* annonce qu'un vaste complot contre la vie du Tsar a été découvert à Moscou. Huit personnes ont été arrêtées, et accusées de complicité. Six des prisonniers sont des nihilistes bien connus.

Cornwell et Leander.

Presse Associée.

Henley, Angleterre, 9 juillet—Le temps, ce matin, était chaud et couvert, et un vent léger soufflait de la côte du Buckinghamshire. Lorsque la première course a eu lieu à midi, un fort vent venait de la même direction, donnant un grand avantage aux équipages qui se trouvaient de ce côté.

Les courses ne seront pas rapides si le vent continue à souffler avec la même violence, et chaque équipage qui se trouvera de ce côté de la rivière gagnera la course. L'équipage de Cornell avait le côté de Buck dans l'épreuve avec Leander. Le repos de dimanche, et un exercice hier, a beaucoup améliorè la *forme* des Cornells.

Ce matin, après un léger déjeuner, précédé d'un massage, les membres de l'équipage sont arrivés au boat-house à neuf heures, de bonne humeur et confiants dans la victoire.

Hager, Fennell et Spellman montrent spécialement une amélioration marquée.

En causant avec un représentant de la Presse Associée, Hager a dit : Je pense que je suis bien encore, quoique moins entraîné que la semaine dernière. Spellman et Fennell se sont faits l'ébe de tous les autres membres de l'équipage quand ils ont dit : Nous allons disputer la course de notre vie, et nous espérons le meilleur résultat.

E. A. Thompson, des Argonautes de Toronto, passant en revue l'équipage de Cornell, a dit : Je crois que les Cornellers gagneront. Ils ont été plus vite dans leurs canots que les Leanders, et s'ils peuvent maintenir leur vitesse après le poteau des trois quarts de mille, ils arriveront les premiers au but.

Charles E. Courtney, le barreur des Cornells, était malade ce matin et n'a pu se rendre au boat-house avec les jeunes gens d'Ithaca. L'équipage est parti à dix heures et a ramé doucement jusqu'au point de départ. La chaleur était forte à ce moment et le temps couvert ; le vent soufflait toujours de la côte de Buck, ce qui était favorable à l'équipage américain.

La scène sur la rivière présentait une animation extraordinaire, même pour une ville comme Henley sur-Tamise Un grand nombre de bateaux étaient amarrés aux rives du fleuve gaiement décorées de drapeaux et de fleurs, et couvertes d'une foule élégante.

La ligne de course était indiquée par des poteaux portant des signaux.

On estime qu'il y avait au moins cinq mille américains à Henley. Ils étaient venus de Londres, préparés à acclamer l'équipage de Cornell, et à lui donner tous les encouragements possibles.

Un des plus jolis bateaux était celui de Frank Mackay, de Chicago, et de W. J. Ritchie, de San Francisco. Il était placé dans une magnifique position pour assister à la course ; quatre drapeaux américains étaient arborés, et une musique hongroise jouait sur le pont, où se trouvaient un grand nombre d'Américains, parmi lesquels on remarquait M. et Mme H. de Young, de San Francisco, Mme Palmer, et beaucoup d'autres bien connus.

Le départ a été donné à trois heures précises. Le vent continuait à souffler en faveur des Cornells qui ont été déclarés vainqueurs, les Leanders n'ayant pas terminé la course.

Ces derniers ont refusé de partir quand le signal a été donné, et l'équipage de Cornell a seul accompli la course en 8 minutes 11 secondes.

Accident de chemin de fer.

Presse Associée.

Québec, 9 juillet—Un terrible accident de chemin de fer s'est produit ce matin à trois heures, à la station de Craig's Road, sur la ligne du Grand Trunk, à environ quatorze milles de Levis.

Un pèlerinage nombreux de Sherbrook, de Windsor Mills et de Richmond, avait quitté Levis à dix heures du soir pour visiter la Chasse de Ste-Anne de Beaupré.

Les pèlerins occupaient deux trains, l'un suivant l'autre à quelques minutes d'intervalle. Le premier train était arrêté à la station de Craig, pour y faire sa provision d'eau, lorsque le second train, passant le sémaphore, s'est jeté sur le dernier wagon, le réduisant en pièces, et tuant, dit-on, tous ceux qui s'y trouvaient, à l'exception du conducteur qui a pu sauter à temps.

Le mécanicien et le chauffeur de la locomotive du second train ont été tués sur le coup.

Le choc a fait pénétrer les wagons les uns dans les autres, et beaucoup de ceux qui les occupaient ont été écrasés.

Parmi les morts se trouvent trois prêtres. Le total des morts est placé à vingt cinq, et celui des blessés à trente-quatre.

Ils seront tous transportés à Levis où ils seront identifiés.

Le Port de Santiago.

Presse Associée.

Santiago de Cuba, 9 juillet—Le port de Santiago de Cuba a été ouvert à l'importation du pétrole

Le Congrès international des chemins de fer.

Presse Associée.

Londres, 9 juillet—Les délégués au Congrès international des chemins de fer se sont séparés aujourd'hui.

Le prochain Congrès aura lieu à Paris en 1900.

Accident de chemin de fer au Canada.

Presse Associée.

Montréal, 9 juillet—Dans un accident de chemin de fer sur la ligne du Grand Trunk, à Craigs Road, près de Richmond, Canada, quinze personnes ont été tuées et quarante blessées.

Les fonctionnaires de la compagnie du Grand Trunk annoncent que le nombre des tués n'est que de treize, et des blessés de vingt-neuf.

La liste des morts est la suivante : Charles Bedars, agent des postes ; Mlle Bedars, sa fille ; Hector McLeod, mécanicien ; Richard Parkins, chauffeur ; Rév. Père J T. Mercer ; Rév. M. Corran, tous de Richmond ; Rév. M. Digman, de Windsor Mills ; Mlle Vatin et sa tante, de St-Joseph De Levis ; Mlle Thanof, de St-Joseph De Levis ; Mme G Ayer, de Danville ; les demoiselles De Lyonette, de Shefford ; John O'Farrell, de Richmond.

Les blessés, transportés à Québec, sont : John Cadieu, J. P. Cayer, S. Cayer, Jos. Cayer, Louis Cayer, tous de Danville ; Virginia Sylvester, Mme Francis Toutaine, Brenghton ; Louise Godette, Arthabaskaville ; Patrick McHugh, Cohelton ; Rev. Père T. De Rosiercome, Bronghton ; Pierre Allard, Arthabaskaville ; M. J. Quinlon, agent de passagers, Montreal.

Les Canadiens-Français.

Presse Associée.

Montréal, 9 juillet—Les Conservateurs Canadiens-Français de Montréal sont dérontés par la tournure que prennent les affaires politiques à Ottawa. Trois de leurs ministres ne veulent pas exprimer leur opinion sur la situation. Ils attendent anxieusement des nouvelles de la capitale.

Escarmouches.

Presse Associée.

La Havane, 9 juillet—Dans une escarmouche sur la plantation de café de Retiro, près de Minas Daiquiri, dans la province de Santiago de Cuba, le chef insurgé Victoriano Garzon et cinq autres ont été blessés ; Thomas Padron a été tué.

Cinquante soldats du bataillon Union, commandés par le lieutenant Pedro Rabenos, en route de Jobosi à Jattibonico, sur le mont Guerilliéras près de Juicaro, ont été cernés par quatre cents insurgés.

Le lieutenant a été blessé, mais il a pu maintenir ses positions pendant trois heures. Il a enfin reçu des renforts et les rebelles se sont retirés. Les espagnols ont eu quatre tués ; les pertes des insurgés ne sont pas connues.

Nouvelles Américaines.

Le bassin de radoub de Mare Island.

Presse Associée.

Washington, 9 juillet—Le ministère de la marine a reçu des informations sur les travaux d'agrandissements du bassin de radoub de Mare Island, en Californie. En ce moment, le Hartford est dans le bassin, et y subit des réparations complètes.

Le dernier Congrès a alloué une somme de $20,000 pour l'agrandissement. Le travail est commencé ; un des côtés de la cale est creusé de façon à recevoir l'Iowa, le plus grand navire de guerre en cours de construction. Il est probable, lorsque le Philadelphie arrivera au bassin de Radoub que l'entrée de la cale sèche sera agrandie et qu'une autre sera construite.

La petite vérole.

Presse Associée.

Washington, 9 juillet—Des rapports, envoyés au chirurgien-général du service des hôpitaux de la marine, annoncent que la petite vérole, qui régnait à Nogales, dans l'Arizona, a disparu.

Le général Ezeta.

Presse Associée.

San Francisco, 8 juillet—Un journal de San Francisco dit que le général Ezeta qui réside en cette ville depuis plusieurs mois se prépare à retourner à son pays natal pour renverser le gouvernement.

Ezeta a affrété un navire, a acheté des armes et des munitions de guerre et s'est préparé pour se rendre en peu de temps au Salvador, afin de s'emparer par la force du pouvoir, qu'il déclare lui appartenir légalement.

Pour beaucoup de raisons, il désire tenir secret le lieu où son navire a été loué et chargé, car il peut être retenu, s'il n'est pas encore parti, et ainsi détruire ses plans ; mais le général n'hésite aucunement à dire qu'il a affrété un navire et qu'il a acheté des armes et des munitions. Il déclare qu'avant un mois il sera président du Salvador.

En discutant son plan d'attaque contre le gouvernement, Ezeta a montré un brillant uniforme militaire, reçu de Paris, qu'il a l'intention de porter lorsqu'il sera de nouveau le chef de son pays.

Le Salvador attend mon retour, dit-il, et, de fait, me rappelle.

Guttierez a prouvé qu'il n'était qu'un despote et un tyran.

Les populations font appel à toutes les classes, et sont fatiguées de son oppression et de ses cruautés. Elles me demandent de revenir et m'assurent que l'autorité m'appartient. J'ai reçu des messages des plus riches planteurs, des officiers de l'armée, des marchands et du peuple ; ils me demandent tous de prendre la Présidence de la République.

Les autres républiques de l'Amérique Centrale sont en ma faveur. Je pense qu'il ne me sera pas difficile de reprendre les rênes du gouvernement. J'ai confiance dans le succès.

D'après quelques-uns des amis d'Ezeta, son plan est de débarquer sur la côte du Salvador, de rallier ses partisans, de les armer et de marcher contre les forces de Gutierrez ; il compte recevoir un grand nombre de déserteurs de l'armée du gouvernement en s'avançant dans le pays.

Ezeta est en communication constante avec les membres de son parti au Salvador. Il a vécu comme un prince depuis son arrivée à San Francisco. Il a pris tous les agréments que peut procurer la ville, et les a payés comme si sa bourse était inépuisable.

Il a, de fait, déposé son argent presque sans compter. Sa note d'hôtel, par exemple, s'est élevée à $12,000 ; une autre de plusieurs milliers de dollars a été également présentée. Mais ce n'est rien auprès de ce qu'il a dépensé à s'amuser.

On suppose qu'Ezeta reçoit l'argent de son frère Carlos, qui s'est enfui à Paris avec sept millions de dollars, au commencement de la révolution du Salvador.